

Nemhod

Pourquoi - oi - oi





*Pourquoi-oi-oi*





Nemhod

Pourquoi-oi-oi

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tel : 01 44 90 91 10 – Fax : 01 53 04 90 76 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-1737-4

Dépôt légal : Mai 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010







## Mise en garde importante

Il serait dangereux pour le lecteur de s'identifier à un quelconque personnage de ce roman de fiction car Waïdoudou court toujours les rues.

Il est également interdit d'aller zieuter à la fin du livre comment se termine l'histoire sous peine de poursuites par les agents de Waïdoudou<sup>1</sup> extrêmement pointilleux sur ce genre de curiosité qui mettrait en péril l'attrait de ce récit.

Quant aux opinions philosophiques, politiques et autres affichées par les héros de cette histoire... qui n'est en fait qu'une histoire, elles n'engagent que ceux qui les formulent dans le cadre de ce récit et pas du tout imputables à l'auteur qui ne fait que « raconter ».

Dans ces pays où les traités d'extradition sont caducs ou lettres mortes, grouille toute une faune d'individus exilés ou proscrits de leur patrie pour un tas de raisons, politiques, juridiques ou autres.

N'est-il pas normal qu'ils en profitent pour se défouler un tantinet.

---

<sup>1</sup> Père fouettard de circonstance...



## **Avertissement**

L'Amérique latine est un continent immense et pittoresque.

Les villes où se déroule ce récit sont des villes purement imaginaires tout comme cette histoire d'ailleurs. Les excès prêtés à certaines coutumes ou politiques locales sont du domaine de la fiction.

N'en prendront ombrage que ceux que ça chatouille.

« Alorse »... et en toute décontraction... il était une fois.



## Prologue

Tout cela remonterait-il à une toute première affaire dans la capitale... Une affaire qu'il avait d'ailleurs menée en dilettante, mais dont il se souviendrait sa vie durant. Elle coïncidait avec une de ces aventures amoureuses dont il garderait le souvenir en même temps qu'un face à face déterminant avec la force implacable du destin – puisqu'il faut ainsi l'appeler – ce destin dont rien ni personne, tout comme le progrès, d'ailleurs, ne peut arrêter le processus dévastateur.

A cette époque, ce qu'il connaissait de la vie se limitait à ce que des éducateurs, parents et instructeurs, lui avaient radoté sans souvent très bien savoir ce qu'ils disaient, par habitude ou par devoir. Jeune encore et ignorant la méchanceté humaine, il y croyait encore, à cette vie de roman-feuilleton imaginée par cet enfant qui avait été « républicainement » bien élevé dans une école, élémentaire, laïque et séculière. Il croyait au bonheur aussi, d'ailleurs.

Il avait rencontré cette fille à Paris, en plein été, quand la capitale est vidée de ses habitants auxquels

se sont substitués des touristes de toutes nationalités en nombre à peu près égal.

Tout de suite, ils avaient sympathisé. Cela s'était passé très vite et le plus naturellement du monde, comme deux êtres qui se retrouvent après avoir longtemps surfé sur leurs rêves et sur leurs désirs. Etaient-ils faits l'un pour l'autre ?

Le processus se déclencha dans le métro où elles formaient un groupe de copines parlant et riant haut leur joie de vivre. Il était assis sur un strapontin. Elles étaient debout, sur la plate-forme et devinez ce qui arriva ? Vous ne le croirez jamais : Une légère perturbation dans le trafic et... elle se retrouva sur les genoux de ce même jeune homme assis sur ce même strapontin, c'est aussi con que cela. Banal me direz-vous vous, mais c'est ainsi que ça se passe, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas.

Elle, « qui voulait », elle s'y attarda en gloussant de plaisir. Par bravade, il la retint prisonnière dans ses bras. Tout le monde riait... mais riait à présent en silence. Car nos deux tourtereaux, eux, ne badinaient déjà plus depuis bons nombres de secondes. Quelque chose s'était passé entre eux deux à l'insu de tous, quelque chose de sérieux.

Elle se releva, un air indéfinissable sur le visage. A l'arrêt suivant, elles descendirent et il les suivit, machinalement.

Après s'être brièvement concertées, les filles décidèrent qu'il était « chou » et l'une d'elles vint le prendre par la main pour qu'il les accompagne. Elles allaient au cinéma – encore moins banal, non ? Et c'est comme deux complices qu'ils profitèrent de l'obscurité pour faire plus ample connaissance... Un

peu à la manière des enfants, avec leurs mains et avec leur bouche... et en silence.

Elle était plutôt petite, bien roulée, dans sa robe d'été toute simple et si légère, qu'elle avait retroussé sur ses cuisses parce qu'il faisait vraiment trop chaud en dépit de la climatisation qui fonctionnait pourtant à plein rendement.

Et c'est ainsi que, de fil en aiguille, « on » se retrouva amants. Les premiers temps, elle avait bien refusé de se rendre à son hôtel. C'est qu'elle s'efforçait de lui faire comprendre qu'elle n'était pas une « fille comme cela ». Il aurait eu un appartement, cela aurait tout changé – on se demande bien pourquoi, d'ailleurs –, mais l'hôtel... Car il y avait les principes, ces principes savamment inculqués dans sa petite tête afin de l'empêcher de danser en rond.

Trop groggy et ne pensant à rien – sinon à rien d'autre –, il n'eut pas la mesquinerie ni le cynisme de compter le nombre de jours qu'elle mit à atterrir dans son lit... car elle y atterrit.

L'avait-il seulement draguée ! Elle lui était tombée toute cuite sur les genoux et ils avaient trouvé cela tout naturel se disant qu'en amour, c'est comme cela que ça devait se passer. Et puis, réfléchit-on dans des moments pareils ?

Pour faire taire ses principes et apaiser ses scrupules, elle capitula par le biais d'un week-end qu'ils décidèrent de passer ensemble dans une petite auberge du Val de Marne... Et une auberge qu'est-ce sinon un hôtel avec un nom différent. Bref, ils consommèrent.

Il faut croire que « ça marcha » car :

– Tu comptes rentrer chez toi ?

– Qu'est-ce que tu crois ? Je n'ai pas les moyens de rester indéfiniment dans une ville comme Paris sans rien faire.

– Tu pourrais peut-être chercher du travail ?

– C'est bien pour cela que je suis venu, mais il n'est pas dit que j'aurai un poste dans cette ville.

Elle sortit du lit, comme une petite chatte, à la différence près qu'elle n'avait pas de fourrure... ou si peu.

– Tu m'aimes ? cria-t-elle de la salle de bain.

Au lieu de répondre, il se leva et vint la regarder se tartiner de savon. A son âge, il n'avait pas encore tout fait, loin de là et il voulut la prendre dans ses bras pour remettre « ça » sous la douche. Elle ne devait pas l'entendre de la même façon, car elle le repoussa sans rire.

Premier            dysfonctionnement...            premier  
malentendu... première fausse note.

Mais qu'est-ce qu'ils croient, les mecs, tous les mêmes Il ne fallait pas qu'il s' imagine qu'on était ici pour rigoler. Ce n'était pas une simple partie de jambes en l'air qu'elle lui avait offert. Elle lui faisait tout simplement passer un test, un test de femme. Les filles ont de ces trucs pour jauger les garçons !

Il retourna se coucher en se disant que jamais, sans doute, il ne comprendrait les femelles, quoiqu'il soit encore un peu jeune pour arriver à une telle conclusion.

Quand elle regagna la chambre en se séchant avec une serviette éponge, elle lui avait déjà trouvé l'occasion de prouver ses sentiments.

– J'ai un beau-frère qui monte un cabinet de promotions immobilières avec des copains. « Ça »



gagne beaucoup d'argent. Ils cherchent un terrain à bâtir dans la région parisienne pour y construire un HLM. Tu ouvres le journal, tu consultes la rubrique ad hoc, tu trouves, et tu empoches deux ou trois pour-cent de commission que tu partages avec moi.

Ça paraissait spontané, mais elle y avait pensé pendant tous les jours précédents.

Et puis, il n'y a pas à dire ça paraissait correct, mais allez savoir. Lui en tout cas, il ne savait pas !

Comme il avait fait tous ces kilomètres pour se présenter à un concours, il acquiesça. Tant qu'à occuper son oisiveté, autant la faire fructifier.

Il trouva l'emplacement, mit vendeurs et acheteurs en présence et attendit.

Un beau jour, il finit quand même par se demander si on ne se foutait pas un peu de lui, d'autant plus que sa petite amie avait de plus en plus d'occupations et de moins en moins de temps à lui consacrer.

Comme la société du beau-frère en était à ses débuts, l'emplacement de leurs bureaux était provisoire. « Ils » attendaient d'avoir un peu plus de liquidités et l'accord des banques avant de s'installer définitivement.

– Vous comprenez, jeune homme...

N'ayant aucune expérience de ce genre de business, non, le jeune homme ne comprenait pas.

– Vous êtes pressé ? Enfin, je veux dire...

– Cela fait quand même un mois que je vis à l'hôtel, mange au restaurant, à deux, le plus souvent...

– Oui, bien sûr !

Puis après un moment de réflexion :

– Tout ce que nous pouvons vous offrir pour vous faire patienter, c'est de vous promettre un

appartement de la valeur de ce que nous avons convenu comme commission. A partager, bien sûr, avec votre copine qui vous a mis sur le coup.

L'affaire fut conclue par une poignée de mains.

Notre bonhomme s'en retourna dans son lointain patelin et attendit, rempli d'anxiété, des nouvelles et de ses amours et de son pognon.

Entre-temps, la construction envisagée par les promoteurs prit forme. L'argent sortit des banques et la société s'installa avec pignon sur rue. En changeant d'adresse, on oublia de le faire savoir au petit intermédiaire qui était rentré sagement chez lui pour limiter les dégâts et ne pas se mettre dans les dettes. Un fantassin de moins ou de plus, ça vaut à peine une couronne de fleurs.

Un semestre s'écoula. La fille, elle aussi, avait déménagé en empochant la commission ou plus prosaïquement le magot. Si vous y croyez, allez maintenant savoir ce que le test du val de Marne avait révélé. Elles ont de ces façons de cataloguer les mecs... et de se trouver des excuses pour les arnaquer. Ce n'est pas que leur conception de l'Histoire des femmes au cours des siècles passés manque d'exemple incitant à la vengeance ! Mais pourquoi toujours choisir des innocents et des braves types ?... Et, à moins que des sorcières soient passées par là... Et c'est peut-être ce que va nous révéler l'histoire de ce jeune homme.

Jamais plus il ne revit la fille... ni les promoteurs, pardi !

De guerre lasse, il en arriva à hausser les épaules en se demandant étourdiment pourquoi « on » lui avait fait ça. Il porta le tout sur le compte d'une leçon

de choses et tout en resta là. S'il s'était finalement bien amusé, il l'avait quand même payé cher. Il n'en était cependant pas encore à s'imaginer que les femmes étaient des putains, du moins, pas toutes. C'est qu'il croyait aux anges, le type ! Et puis, il était jeune et assez costaud encore pour encaisser n'importe quoi pour une partie de jambes en l'air. Elle n'était peut-être pas « une fille comme cela » n'empêche, une première expérience, ça marque un individu... et sans qu'il s'en rende compte.

Un mois plus tard, il trouvait un emploi à l'étranger.

La vie a de ces opportunités... et de ces revirements !

En tout cas, pour la fille, c'était dans la poche.

\*

\*      \*

*En d'autres temps et en d'autres lieux, une petite fille était blottie dans le giron de sa maman et gouttait, une fois de plus, la douce chaleur du corps maternel. A côté, dans son berceau, le nourrisson se mit alors à brailler pour réclamer sa tétée.*

*Encore, celui-là !*

*C'est ce jour-là, plus que tout autres, que cette incongruité entra comme un coup de fusil dans le l'intimité psychique de la gamine.*

*Il faut bien peu de chose pour générer des drames.*

*Comble des combles, la maman souleva sans ménagement son avant dernière pour la déposer le cul par terre sur le sol qui était froid.*

*Priorité à ceux qui ont faim !*

Elle libéra alors un sein bien appétissant encore pour la jeune fillette qui avait été prématurément sevrée, ainsi le veulent les usages et les coutumes. Mais les « usses », la petite s'en foutait et ça ne fait jamais plaisir de sucer son pouce en ayant froid aux fesses quand ce gredin de petit frère tête avec autant de sans gêne. »

La mère ne manqua pas de capter le regard de reproche que lui lança la gamine et elle en eut froid dans le dos. Dès ce jour, elle réalisa que la sœur jalousait féroce<sup>ment</sup> son frerot et qu'elle ne pouvait rien y faire ou si peu. Elle aussi était une femme et elle aussi elle comprenait. Une blessure de subconscient est une blessure et il faut d'abord qu'elle cicatrise... sinon elle s'envenime.

D'avoir été bannie tant et tant de fois, et toujours aussi brutalement des genoux de sa mère par ce frangin inopportun, rendait la petiotte furibonde. Et ne « voila-t-il pas », autre inconvenance, qu'elle découvrirait que ce sans-gêne avait entre les jambes une quéquette « en plus », qu'elle n'avait pas réussi, oh horreur ! à retrouver chez elle, même après avoir cherché fébrilement et à plusieurs reprises dans tous les recoins de son anatomie.

Déjà ouvert depuis lurette plus que belle, le traumatisme se rouvrait et s'infectait tous les jours à chaque tétée et à chaque changement de langes. Cela en devenait intolérable.

D'avoir vu et revu grands-pères, grands-mères, oncles, tantes et autres parent l'ignorer à ce point pour se pencher sur le berceau du dernier-né, son rival dans leur cœur, devait irrémédiablement la traumatiser. Avant l'apparition sur terre de cet

*emmerdeur, ne lui avaient-ils pas réservé l'exclusivité de leurs tendresses.*

*Pour rentrer dans leurs bonnes grâces, il fallait que cet intrus disparaisse, qu'il disparaisse à jamais.*



## Chapitre I

L'homme se présenta à la réception et demanda sa clé au préposé, lequel, comme tout ex-taulard, indic de surcroît, enfin salarié et désireux de le rester, fit semblant de ne pas le remarquer.

L'enveloppe, bien enfouie dans la poche intérieure de son veston toujours coincée sous son bras, le client s'engagea dans l'ascenseur comme si de rien n'était.

En bon habitué de la guigne à perpète, il n'osait pas croire à ce qui lui arrivait. Le « destin » ne serait-il pas encore en train de lui concocter un des ces mauvais coups. Il en avait tellement bavé et on lui avait joué tellement de sales blagues...

A vrai dire, il vivait l'heure présente comme celui qui s'attend à tout moment à ce qu'on lui apprenne que tout était remis, qu'il y avait contrordre, bref, que ce qu'on appelait la poisse continuait à se moquer de lui.

Par contre, si tout marchait comme il l'espérait, il allait enfin pouvoir vivre et arriver à juguler le mauvais sort – ou les mauvais esprits, selon qu'on y croit ou qu'on n'y croit pas – qui semblait s'acharner sur sa personne.

Une seule appréhension, cependant : il ne savait pas encore ce qu'on allait exiger de lui. La petite fortune qu'on lui avait proposée pour étouffer ses scrupules aurait fait hausser les épaules à n'importe qui. Lui, cependant, il n'était pas encore très sûr d'être prêt à tout et à n'importe quoi pour s'en sortir. Et si cela faisait partie d'un plan diabolique destiné à le ravalier à un niveau de déchéance plus abominable encore.

Il y a quand même de ces indécrottables...

\*

\*      \*

Notre inconnu n'avait pas cru un traître mot de ce que cet avocat de merde, trop poli et trop bien élevé pour être honnête, lui avait raconté. A l'entendre, ce dernier n'était au courant de rien concernant le contenu de la missive en papier kraft qu'il lui remettait, mais allez savoir ?

Arrivé dans sa chambre, il enleva sa veste et se jeta sur le lit. Il avait peur de regarder ce qu'il y avait dans l'enveloppe. Avant de se décider à l'ouvrir, il se fit quand même à l'idée qu'il ne contenait qu'un mot d'excuse et un dédommagement. Et alors, Tout serait-il encore à recommencer ?

Depuis son retour en métropole, il y avait belle lurette, il avait vu toutes les portes se refermer derrière lui avec fracas, ses amis et sa famille lui tourner le dos... bref ! Mais il espérait toujours et, toujours, il refusait de s'avouer vaincu une fois encore. Déjà, il était prêt à échafauder de nouveaux projets pour se sortir de l'impasse dans laquelle on



semblait vouloir le confiner. Tout était bon pour conjurer le mauvais sort qu'on lui avait jeté. Quant à se coucher sur une bouche de Métro, jamais. Clochard, oncques il n'accepterait, mais avant tout, il lui fallait de l'argent.

Après un bon quart d'heure d'hésitation, il se leva et sortit la pochette en papier kraft de la poche de son veston. Il la palpa une fois encore pour en apprécier l'épaisseur et, d'un geste fataliste, il l'ouvrit en se disant qu'en ce moment son destin se jouait de nouveau.

Une liasse de billets de banque en sortit ainsi qu'un chèque certifié, au porteur. Le compte y était, en euros, et le billet à ordre en francs suisses était postdaté comme il se doit, ses employeurs avaient des usages.

Maintenant, il n'avait plus qu'à attendre leurs instructions.

Il se recoucha, croyant à peine à ce qui lui arrivait.

Après toute cette poisse !

Comment en était-il arrivé là ?

\*

\*      \*

L'homme choisit un cigare, le huma, le fit craquer entre ses doigts à hauteur de son oreille, le huma une seconde fois avant de l'humecter entre ses lèvres. Il avisa un échafaud miniature et c'est avec un sourire sadique qu'il coupa l'embout du nanan avant de se décider à l'allumer.

Alors, il se rassit dans son fauteuil. En face de lui, mais à quelques bons mètres dans ce salon immense

et luxueux, un autre homme à cheveux blancs, vêtu avec recherche et raffinement, l'avait regardé faire avec beaucoup d'attention.

– Je remarque que vous ne vous êtes pas laissé influencé par les mœurs des milliardaires américains des séries télévisées qui polluent nos écrans.

Son vis à vis le regarda sans avoir l'air de comprendre mais sans cesser pour autant de têter son londrès pour achever de l'amener à bonne température.

– Vous n'avez jamais remarqué, poursuivi l'interlocuteur. Ils coupent leur cigare avec leurs dents et crachent immanquablement le bout par terre. Ça fait western, nous sommes d'accord ! mais uniquement dans le salon des Harrington<sup>2</sup> A quoi ça leur sert d'aller sur la lune s'ils n'ont pas encore découvert le coupe-cigares ! En tout cas, côté bonne éducation... !

L'homme se tut en poussant un énorme soupir. Après une courte interruption, il reprit :

– Pour en venir à nos moutons, qu'est-ce que vous en pensez, Georges ?

La réponse ne devait pas encore être prête car Georges se concentra sur son odorat délicieusement titillé par l'odeur du pétun dont il activa la combustion en tétant comme un gosse affamé. Il fumait comme une locomotive. Sans doute était-il en train de se cacher, lui et son embarras, derrière un écran fumigène. Sans vouloir trop s'engager, il répondit enfin :

– « Je crois que vous avez raison, Michel, cet homme ne m'inspire aucune confiance. De plus, sa

---

<sup>2</sup> Famille célèbre d'un feuilleton télévisé.

femme, qui est bien connue de nos collaborateurs, nous a claqué entre les doigts. On ne peut plus compter sur elle. Cette idiote a trouvé le moyen de s'afficher ouvertement avec un amant, et lequel ! Son mari ne lui confie plus rien, plus rien du tout. Alors, comment nous informer ?

Notre groupe représente à peu près la moitié de la fortune de ce foutu pays. Il ne faudrait pas que ce petit con croie qu'il va diriger la république contre nos intérêts. La patrie, c'est nous tout compte fait ! Nous avons peut-être pris un grand risque en gelant l'économie afin que les nationalisations soient un fiasco, nous devons maintenant rentrer dans nos frais avant que ce marché commun ne nous « communise » à la mode outre-Atlantique, sans que nous le sentions passer. Nous ne serons jamais les laissés-pour-compte des grandes firmes américaines. »

– Qu'est ce qu'il en a à foutre que le pays nous appartienne, à nous Français de souche, plutôt qu'à des étrangers, sinon une question de gros sous.

– Il y a peut-être une autre raison.

– La mondialisation, c'est l'américanisation ni plus ni moins et le mot n'est qu'une astuce de fonctionnaires à l'adresse des gogos d'électeurs, continuait Georges. Tant qu'il sera de leur côté, il sera persona grata pour nos adversaires. C'est l'ennui avec ces jeunes tribuns issus du peuple, ils ne savent pas qu'ils ne sont que des pantins ou, alors, ils n'acceptent pas de l'être. C'est qu'ils se prennent au sérieux ! Les réussites électorales doivent leur monter à la tête. La révolution, la royauté, la république !... Nous sommes aussi puissant que la classe dirigeante d'avant 1789 et sans jamais avoir fomenté aucun soulèvement. L'argent, le fric, la puissance

financière... C'est cela l'international. Mais pour qui se prend-il, cette petite merde ?

Visiblement, George commençait à s'enfiévrer, il était temps qu'on l'arrête avant qu'il ne déclenche un nouveau cataclysme économique sans trop s'en rendre compte. Michel fit semblant d'entrer dans son jeu :

– Oh ! les raisons psychologiques ne manquent pas. Entrepreneur en travaux publics – la bonne aubaine, pourtant – son paternel aurait eu des déboires causés par cette fameuse nationalisation des banques. Ce n'était tout compte fait que du racket bien organisé pour lequel tous les partis étaient une fois de plus en parfait accord, mais qui a fini par le mettre sur la paille. Il ne crachait pas assez spontanément au bassinet. On nationalise, on dénationalise... et par ici les dessous de tables et les enveloppes, mais le père, lui, il était honnête... Honnête ! qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! La politique n'est-ce pas l'art de se servir du contribuable sans qu'il s'en rende compte ? N'empêche, le pauvre paternel a tenté de tenir tête avant de se faire terrasser, disons par une crise cardiaque, ce qui a mis fin à cette lamentable histoire. Quant au fils ? On ne devrait pas faire de la politique sans savoir à quoi on joue... Mais qu'est-ce qu'on leur apprend donc, à l'ENA ?

– Si je comprends bien, il veut venger son père en se vengeant sur nous. C'est subconscient et rien ne l'arrêtera.

– Il faut aussi reconnaître qu'on l'a un peu négligé. Ce n'est pas un imbécile, et s'il n'avait pas cette obsession de vengeance... Comment un tel candidat a-t-il pu percer sans qu'on s'aperçoive qu'il avait de telles idées derrière la tête. Sa femme, laquelle était

de notre milieu et nous était totalement acquise, aurait pu l'influencer... Mais il paraît qu'elle a ce... ce vice. Quant à lui, qui était pourtant ambitieux, qu'est-ce qu'il peut bien avoir à gagner en ruant dans les brancards.

– Mais le pouvoir, mon cher, un pouvoir auquel il n'a pas été habitué dès sa plus jeune enfance. Il paraît que c'est enivrant, comme le L.S.D.

Tu trouverais ça enivrant, toi ? monologua-t-il avant de continuer à haute voix cette fois.

– Il ne pourrait pas se contenter de faire ce qu'on lui dit de faire, en bon petit politicien dont nous sommes les sponsors. Mais pour qui se prennent-ils ? Faire la leçon à de vieux aristocrates comme nous !

– Finalement, c'est un manque de maturité. S'il avait eu un père politicien ou milliardaire, il lui aurait appris les règles du jeu.

Puis, après un temps de réflexion.

– Mais qui est-ce qui a bien pu laisser réussir un type pareil ?

– Personne à ma connaissance, à moins que d'autres plus malins tirent les ficelles derrière notre dos sans qu'on le sache. Quant à sa femme, elle s'est vite aperçue de son manque d'envergure.

– Là, il faudra qu'elle repasse ! Envergure, peut-être, car il ne voit pas plus loin que le bout de son nez, mais c'est un type très intelligent et partant, trop dangereux. Quant à ceux qui l'ont hissé là où il est, qu'ils ne viennent pas porter ombrage à notre empire et vouloir nous monter sur la tête. Ne sommes nous pas les seigneurs ?

– A mon avis, il a réussi tout seul, en cachette, comme un virus inconnu qui se faufile dans un

organisme, sans qu'on s'en aperçoive et sans qu'on se doute de sa nocivité. Il faut avouer que n'ayant jamais fait figure de génie, on ne s'est pas méfié de lui... Ce qui le rend d'autant plus inquiétant...

– Donc, si j'ai bien compris, Georges, on n'arrête rien.

– Bien sûr, on n'arrête rien. C'est tellement enivrant de pouvoir trouver une excuse pour user de son droit de tout puissant. On va l'enfermer ce petit merdeux, comme on supprime un moustique qui vient siffler trop près de votre oreille. Je ne doute pas que tu aies déjà mis tous les pions en place. Ne sont-ils pas là pour cela, ces tours, ces cavaliers, ces fous... les êtres humains, quoi ! Ne sont-ils pas tels qu'on les a conditionnés, tout compte fait, dans ces batteries « républicainement » reconnues que sont les collèges et les lycées. Ne les a-t-on pas éduqués pour qu'ils servent au moins à quelque chose d'autre qu'à se reproduire sinon qu'ils nous servent à nous dans la mesure où nous en avons besoin. Et nous n'y sommes pour rien puisqu'ils se font ça tout seul, comme des grands en se persuadant qu'ils se libèrent par l'instruction et ce qu'ils croient être la connaissance. Il suffit de comprendre et de ne pas jouer comme un con sans savoir à quoi on joue. Les jeux ont leurs règles et nous allons les faire respecter... Et ces règles-là, non plus, nous ne les avons pas concoctées.

– Vous ne semblez pas l'aimer beaucoup.

– Et que penser d'un général qui envoie des gens qu'il aime se faire massacrer pour une cause à laquelle il ne croit pas lui-même à moins d'être un imbécile. Mais ce n'est pas cela. Ce que je n'aime pas, c'est ce qu'il m'oblige à lui faire. Je n'aime pas la violence, je n'aime pas tuer et j'aime encore moins

savoir que des gens meurent à cause de moi... Quoi que je reconnaisse que c'est quand même enivrant de décider de la vie d'un homme...

– ... Et les veaux, les vaches, les cochons que nous mangeons tous les jours... pauvres bêtes ! On les aime pourtant quand elles sont dans notre assiette ! Quant aux fabricants de voiture de plus en plus rapides, les marchands de cigarettes, les vendeurs de mines antipersonnel et quoi encore... qui continuent à gagner imperturbablement leur vie d'honnêtes citoyens ! Sans compter les politiciens qui imposent leurs lois à coups de canons, de mitraillettes et des giclées du sang des autres.

– Bref ! Nous sommes dans un système qu'on ne peut plus changer et on est forcé d'accepter au risque de tout perdre. Les groupes avec lesquels nous pactisons et faisons des affaires nous imposent des conditions qu'on n'a plus les moyens de refuser. Que faire ! Comme s'il n'y avait pas place pour le dialogue !

– « N'y pensez pas Georges ! Soyons comme les généraux. Continuons à faire exécuter notre sale besogne par les autres en exaltant leurs bons sentiments. C'est tellement plus astucieux. L'héroïsme et le dont de sa vie, c'est une gageure pour ceux qui n'ont rien d'autre à montrer pour prouver qu'ils sont utiles à quelque chose. La patrie... une patrie qui ne leur appartient même pas et dans laquelle ils ne sont tolérés qu'à condition de payer et payer encore pour la plus grande gloire des possédants. Quant aux généraux... Rappelez-vous les tentatives d'assassinat sur Hitler. Aucun, parmi ces grands stratèges qui ont fait trembler le monde avec les couilles de leurs soldats, n'a eu le cran de s'attaquer directement au

dictateur. Ils ont tous terminé leur brillante carrière pendus à un esse – S comme SS – de boucher, comme de la vulgaire bidoche.

Il aurait suffi d'un seul de ces gradés, un seul, qui ait du courage et partant de la valeur. Muni d'une seringue avec du cyanure – indécélable par les services de sécurité du moment – il mettait fin au nazisme beaucoup plus facilement qu'avec des bombes et surtout avec beaucoup moins de cadavres. Ces militaires ne sont vraiment pas capables de penser à autre chose qu'à de l'explosif. »

– « Mais il y a la croissance. Et il faut bien faire tourner les usines d'armement. Et puis on ne les a pas éduqués pour penser mais pour servir avec une belle livrée ornée de décorations bidon. D'ailleurs si on les a fait généraux c'est qu'ils n'étaient vraiment pas redoutables pour le pouvoir en place. Bonaparte à bien servi d'exemple et de leçon... Plus jamais ça ! « Y a pas à dire ! »... c'est beau l'éducation !

En ce qui nous concerne, n'est-ce pas notre guerre à nous, après tout, et nous ne sommes pas de serviles généraux. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour défendre ses biens ! »

– ... Sinon être plus dégueulasse que le plus dégueulasse qui voudrait vous voler ou vous ruiner...

– ... Ou vous faire rater une bonne affaire...

– ... Ou vous obliger de partager avec autrui... Et puis, il ne s'agit pas tant de notre fortune que de celle de ceux qui nous ont confié la leur. Ne riez pas Georges, la Banque est une lourde charge. D'accord, c'est de la truanderie hautement sophistiquée mais personne ne s'en rend compte. Si les banquiers sont respectés, c'est parce qu'ils sont riches et peu importe s'ils plastronnent et font le malin avec le fric des



autres. Ah ! ce n'est pas rigolo tous les jours d'être fortuné et de supporter la responsabilité de milliers d'emplois. Alors, ces petites merdes de politiciens, il serait temps qu'ils comprennent que c'est nous qui tirons les ficelles et que nous pouvons les faire et les défaire à volonté. La politique est une chose trop sérieuse pour être confiée à des... idéalistes, des mythomanes ou des simulateurs.

Georges pensa bien par dévers lui que, même ruiné par une quelconque politicaillerie, il aurait toujours de quoi passer des jours heureux au Grand Paradis italo-suisse ou dans les Caraïbes. Il n'était pas banquier, lui, ni héritier d'une longue lignée de maffiosi de l'argent. Il pourrait toujours s'en tirer à bon compte. Il n'avait pris d'engagement avec personne, du moins du point de vue du sacro-saint capital. Jamais de sa vie, il ne serait en danger.

– Venez ! Allons manger un morceau. Ma femme a dû nous faire préparer quelque chose de spécial. Nous serons entre nous. Pas d'enfants et petits enfants pour venir baver sur votre veston, pas même de domestique. Je vous promets un repas sans vagues et sans tempête.

\*

\*      \*

Le téléphone sonna d'une façon tellement incongrue que notre inconnu sursauta. Il somnolait. La petite fortune qui était étalée sur le lit lui avait sans doute fait retrouver momentanément calme et détente.

– Maître Bavert à l'appareil. Je voulais savoir si vous étiez là ? Vous allez recevoir une visite. Ne quittez pas votre hôtel.

– C’est tout ?

– C’est tout !

Et on raccrocha.

Une demi-heure plus tard, nouveau coup de fil. C’était le réceptionniste qui lui annonçait un visiteur.

– Faites monter.

Et il attendit...

L’homme qui se présenta était d’une élégance raffinée et discrète, absolument le genre que l’on s’attend à rencontrer dans ce genre de magouille bien sordide avec col et cravate et impeccablement propre. En tout cas, il faisait « bien payé ».

Il s’assit sur le seul siège disponible, non sans en avoir vérifié l’absence de poussière tandis que son hôte s’approchait de la fenêtre pour contempler la circulation tout en lui tournant volontairement le dos.

– Ce n’est pas un seul qu’il y aura, mais deux. Toujours d’accord ?

Comme on ne répondait pas et craignant un refus de son interlocuteur, le visiteur ajouta très vite :

– Bien entendu, la somme est doublée.

Il tira une enveloppe de sa poche et la déposa sur la table de nuit.

– L’acompte convenu...

Il se leva en ajoutant :

– Soyez dans votre chambre tous les jours entre huit et neuf heures du matin, on vous communiquera des instructions complémentaires. Avez-vous acheté une voiture ?

– Je m’en occupe.

– Roulez beaucoup. N’oubliez pas que vous faites du tourisme. Plus vous vous ferez de kilomètres,

moins on pourra savoir où vous êtes allé. Mais tout se passera bien, vous verrez. Nous n'avons aucun intérêt à faire du scandale et si par malheur il y avait des complications, nous sommes là pour vous en sortir.

Comme la partie adverse ne formulait aucun commentaire, il continua :

– Maintenant, je vous quitte. Je suis votre seul lien avec l'organisation qui paie vos services. Quoiqu'il arrive, ne parlez jamais de moi et ne cherchez jamais à me revoir par la suite. Vous vous doutez de ce que l'on fait à ceux qui deviennent gênants. On ne joue pas au gendarmes et aux voleurs. Si un jour nous nous rencontrons, vous ne me connaissez pas, même si je vous adresse la parole.

Le visiteur saisit la poignée de la porte.

– Ah ! une dernière chose, le jour « j » et les suivants, vous roulerez la nuit et pas d'imprudence. Tant que vous resterez un parfait inconnu, vous serez en sécurité et nous aussi. On vous dictera la conduite à tenir au fur et à mesure. Je ne vous souhaite pas bonne chance !

Ce qu'il n'avait pas dit, c'est que la circulation étant plus fluide après la tombée du jour, il serait plus facilement repérable et localisable par les forces de police. On avait pris pas mal de dispositions à son sujet.

L'homme tourna la poignée et s'en fut.

\*

\*      \*

Le sénateur Armand Bréjan n'était plus du tout l'incorruptible qu'il s'était toujours vanté être et juré

qu'il resterait. D'ailleurs, il n'y a que les électeurs pour croire qu'un paroissien puisse être capable de se lancer dans la fonction publique pour le bien de son prochain ou de la nation. Il y va de la politique comme des spécialités pharmaceutiques, tant que ça marche... et que ça rapporte de l'argent. C'est comme tout ce qui est bidon... les comédiens et les chanteurs yéyé en savent quelque chose.

Citez-moi un politicien qui vit du S.M.I.C. ! Et pour ce qui est de baratiner pour mendier, ils sont un peu là, car pas d'électeur, pas de politicien et personne pour palper les impôts.

Bref, quand il décida de se lancer à la conquête de la mairie de sa bourgade natale, il y croyait encore... à « saint Louis rendant la justice sous un chêne. »

Que s'était-il donc passé pour qu'il soit ainsi frappé d'anathème ?

Il avait toujours foncé bille en tête, comme un bon petit boy-scout, le bien de sa communauté passant avant toute autre considération. Puis, un beau jour, il se trouva confronté avec la vraie politique. Celle qui vous apprend que vous n'êtes qu'un petit fonctionnaire payé pour faire ce qu'on lui dit de faire, c'est à dire laisser le pays à ceux à qui il appartient. Avons-nous nommé les possédants ? Ceux-là qui avaient décidé un jour, et les armes de la « chevalerie » à la main, qu'il y avait une propriété privée et une propriété non privée ou plus exactement locative, tandis que le pays où vous étiez né, vous n'aviez plus le droit d'y couler des jours heureux sans payer la dîme. La loi du premier occupant, eh bien ! Ils s'en tapaient. Tu veux rester dans ta patrie ? paye... et si tu n'as pas pour payer, travaille ! Et si tu n'as pas de travail... eh bien ! crève !

C'est cela la démocratie ! N'empêche, il fallait y penser... et c'est cela être intelligent.

\*

\*      \*

Vous me diriez bien pourquoi des « vedettes », comme on en rencontre à toutes les pages de l'Histoire de l'humanité intelligente et bien pensante, se sont évertuées à conquérir et à unifier des nations, la plupart du temps – et pourquoi pas si possible, hétéroclites –, sinon afin avoir toujours sous la main une bonne excuse pour tuer ou faire se massacrer leurs semblables. Ils se sont rendus célèbres tout en visitant le monde sur le compte des populations locales et en violant les femmes au passage, n'ayant de cesse de détruire avec rage ce que d'autres avaient si bien construit et élaboré avec tant de peine et d'acharnement pour pouvoir vivre en paix. Il s'agit bien là d'un processus récurrent, programmé, systématique et incessant de destruction, par des monstres sapiens, d'un l'environnement et d'une mère nature organisée depuis des millénaires. Il n'y a pire fou que celui qui se prend pour génie ! A ces moments reculés, on parlait pourtant de sorcières et de sorcellerie... mais sans trop y croire. Qu'un type naisse avec un pied bot ou se noie dans une flaque d'eau, d'accord, mais des guerres et des conquêtes... Il faut quand même bien se rendre à l'évidence, elles sont partout ces jeteuses de mauvais sort.

C'est comme l'histoire de l'art et celle de la comédie. Il y a des comédiens qui interprètent un drame, mais sur scène, cette fois. Ce drame, d'abord, il faut l'imaginer et quel être heureux de vivre irait

imaginer scénario aussi vicieux et aussi pervers que ce qu'on voit maintenant journellement en spectacle à moins d'être mentalement malade ou de répondre à un besoin de son entourage. Ensuite, il faut le jouer, avec conviction, afin que les spectateurs frémissent – frémir, ils adorent cela, ces tordus – et qu'ils applaudissent, surtout, car le succès c'est le pognon, l'argent, le flouze, la réussite quoi, digne de la grande truanderie des gens du spectacle. D'accord c'est mendier, mais c'est mendier avec du talent... nuance !

Pour ce qui est de ces grands conquérants, eux, ils sont les seuls à s'amuser car ceux qui se font massacrer pour leur gloire, ils ne jouent pas et ils ne rigolent pas tous les jours. Les morts mis à part, ils paieront jusqu'à la fin de leur vie, qui avec un bras ou une jambe en moins, qui avec un poumon perforé, bref, une véritable histoire de « sadomasos ». Quand on pense qu'il y en a même, des rescapés qui clament avec fierté, « Moa » j'en étais !

Quant aux spectateurs de ces remous historiques, il n'y en avait pas. Tous étaient acteurs et tous contribuaient, qui avec ses silos, qui avec ses vaches, ses cochons ou ses couvées, qui avec son cul... et ce ne sont pas les saintes croisades qui ont fait changer les choses !

Quand notre sénateur comprit tout cela, et même un peu plus, il était trop tard pour faire marche arrière. Il avait ses fans et des fans qu'il était prudent de ne pas décevoir car la colère populaire judicieusement dirigée, depuis la guillotine, c'est quelque chose avec laquelle il fallait compter.

De plus, déjà catalogué de longue date comme mauvais joueur et empêcheur de danser en rond, ses

adversaires politiques admettaient qu'il était nécessaire de le contrôler.

Il était entré dans la politique par défi, par sport, pour essayer. Et « ça » avait marché ! Tant et si bien qu'un jour il s'était retrouvé sénateur et ce sans avoir fait aucune concession... ou si peu. Comme il se foutait éperdument de gagner ou de perdre, il vivait un bluff constant et ça marchait, à un point tel que ces coreligionnaires étaient persuadés qu'il avait « compris ».

Si vous n'êtes pas d'accord, répétait-il sans fin à ceux qui voulaient lui dicter leurs conditions, pour ce que j'en ai à cirer !

Comme il mentait bien et, en plus, avec sincérité, il donnait en plein dans le ton d'une époque qui aimait les joueurs et les Fanfan la Tulipe. Bien vite, il s'imposa au point de décider tout seul à briguer la direction de son parti avec la malencontreuse intention d'en modifier le cap.

Il devenait gênant. S'il se croyait en Amérique du sud, on allait arranger ça.

La roche Tarpéienne est proche du capitole et un parti politique c'est une mafia de gens qui ont un intérêt commun et c'est intérêt qu'est-ce ? Vous avez deviné, c'est l'argent et le commun désir d'en amasser de plus en plus et de le garder tout en jouissant de voir les autres se débattre pour en gagner.

Tant qu'il n'avait été qu'un vague père conscrit dans un petit département sans grande importance économique, les groupes de pression, de quelque bord qu'ils soient, s'étaient adaptés à ses originalités, ne doutant un seul instant qu'il se casserait la figure un jour ou l'autre.

Mais c'est qu'il tenait le coup, le bougre !

Les fans, on pourrait toujours les retourner. Les sponsors, eux, et tous ceux-là qui l'avaient aidé en sous main, ils détestent être dérangés dans leurs habitudes. Les diptères qui vrombissent trop près de vos oreilles et risquent de vous piquer, on les chasse, d'abord... et s'ils insistent trop, on les écrase.

Tuer un homme politique n'est pas une petite affaire... et puis ça ne se fait pas – ou presque pas. C'est d'ailleurs une convention entre gens de ce milieu. Ce n'est peut-être pas très courageux mais c'est beaucoup plus confortable.

Le premier avertissement lui fut donné quand son fils mourut d'une overdose dans les chiottes d'un endroit sordide de la capitale alors qu'il n'avait jamais décelé qu'il se droguait. Il n'en tint pas compte, se refusant à admettre que c'était de l'intimidation. Mieux encore, ça le renforça dans son attitude bravache qui en devint vindicative.

Pour mieux l'espionner, on lui avait bien foutu une femme dans son lit et pas n'importe laquelle... une héritière de haut niveau. Ce fut chose facile, car, quand il était jeune, il croyait à l'amour comme à la politique. Elle, qui n'en avait cure – que de concessions ne ferait-on pas pour se faire faire un mouflet ! – « voilà-t-y » pas qu'elle le plaquait maintenant afin de protéger sa progéniture. On a beau être une salope, cela n'enraye en rien les réactions mammifères instinctives de la maternité et, tout compte fait, n'en connaissait-elle pas plus sur les réalités de la vie que son lourdaud de mari.

Pour la contrôler, on lui dépêcha vite un gigolo de bas étage. Le type était un drogué, ex-ami de son aîné



et elle l'avait dans la peau ce qui l'arrangeait bien vu qu'ils partageaient le même vice. Depuis, le mari vivait dans la crainte constante d'un scandale qui aurait terni à jamais son image de marque.

De là à imaginer que le sénateur veuille supprimer cette menace. On pourrait peut-être l'y aider et faire d'une pierre deux coups.

Non, la politique n'est pas un jeu pour idéalistes.

Les premières tentatives de conciliation avec la loge présidée par Michel Mirambeau, considérée par les initiés comme la force la plus puissante du pays, furent négatives. A ce moment Bréjan pensa à son fils, à son épouse, à son père, à sa vie privée et à sa vie tout court. Il aurait même voulu fuir, qu'il ne le pouvait plus.

Impossible aussi d'être seul. Un politicien ne peut plus pisser en paix, il y a toujours quelqu'un à côté de lui ou derrière lui en train de l'espionner. C'est cela la liberté. Il connaissait maintenant trop de choses et était au courant de trop de secrets d'Etat... ou plutôt de magouilles. Il était surveillé vingt quatre heures sur vingt quatre dans ses moindres gestes et jusque dans ses pensées par ceux-là qui voulaient le contrôler, briguaient une part du gâteau ou rêvaient de le faire trébucher pour prendre sa place, le mot ami, en politique, ayant un sens très particulier.

Il était aussi prisonnier de son programme. Un programme aberrant qui ne tenait pas la route à l'échelon national puisqu'il l'avait échafaudé par bravade, par défi, par sport, pour passer le temps, à moins que ça ne soit pour venger son père, à l'époque où il était encore un tout petit qui n'y comprenait rien. Passer d'un politique départementale à une politique

nationale en restant fidèle à un programme communal n'était pas chose facile. N'empêche, si elles passaient, ses idées, elles feraient pas mal de dégâts. La politique en avait peut-être vu d'autres, mais il y en a dont il ne faut pas perturber le confort.

C'est au coin de cette impasse que les groupes de pressions, ébranlés quand même par sa popularité grandis-sante, l'avaient attendu. Mais, toujours grand seigneur, et plus que jamais je-m'en-foutiste, il restait intraitable. Ça devait l'amuser et puis, qu'est-ce qu'il avait à perdre, n'ayant plus d'idéal ? Il déplorait déjà la mort de son fils, unique successeur mâle d'une union que la politique avait irrémédiablement ternie. Son ménage ? Il avait éclaté et sa famille le reniait. Quant à sa maîtresse, une putain mise dans son lit pour l'espionner... Tous les dés étaient pipés et il arrive un moment où tout le monde fait semblant ne plus vous voir. S'il n'avait pas été un dur, un vrai, il se serait mis à chialer.

Il n'y avait maintenant plus d'accord possible avec le groupe Mirambeau et une seule fuite possible, la fuite en avant et vers le haut mais avec un fusil dans le dos et un boulet au pied.

Cabochard, il subissait, mais n'acceptait pas pour autant.

Il en était devenu plus impalpable qu'une savonnette mouillée, vu qu'il n'avait plus d'ambition et se foutait de tout. Quant à la peur du scandale et du qu'en dira-t-on, il l'avait surmontée, là alors, comme un vrai politicien véreux. A présent, il narguait le monde. Ce monde qui l'avait sali, qui l'avait forcé à devenir impur et à accepter la malhonnêteté et la vénalité comme un comportement qui va de soi en politique. A vrai dire, il se dégouttait... D'autant plus

qu'il avait accepté tant de compromissions qu'il était désormais trop tard pour se prévaloir devant ses électeurs de ses bonnes intentions passées, futures et à venir.

Savait-il seulement encore dans quel merdier se débattaient certains de ses administrés dont il avait jadis pris la défense ? L'aurait-il su qu'il ne pouvait plus leur venir en aide. Il se retrouvait dans un milieu de mafiosi de la politique et était forcé de se comporter comme eux. C'était cela ou la mise en quarantaine, la déchéance et la honte d'avoir perdu ou de s'être laissé avoir.

Il fallait choisir : se retirer ou accepter. Mais est-on libre de choisir quand on a une famille, un train de vie, une réputation... Et il avait choisi... de continuer à vivre dans ce milieu. Ce n'était pas de la lâcheté car un homme politique comme lui se doit d'ignorer ce sentiment, mais de l'instinct de conservation, tout simplement.

Il aurait même voulu fuir, qu'il ne le pouvait plus. Les gaviaux de la politique lâchent rarement leur proie, même si elle ne remue plus.



## Chapitre II

Pas loin de là, cependant, il y avait quelqu'un qui jubilait dans son coin.

Ce n'est pas possible, pensait notre inconnu. Me voilà donc sauvé, maintenant, mais à quel prix !

Au point où il en était et après avoir ressassé pendant toutes ces années passées idées noires avec pensées cyniques et révoltées, ce n'était pas tant l'acte qu'il allait accomplir qui le préoccupait, mais qu'il en soit arrivé là alors qu'il n'avait rien fait pour cela et n'avait rien à se reprocher... absolument rien... Education banale, jeunesse banale, début de carrière banal... des frères, des sœurs...

Savait-il seulement que les gens irréprochables étaient les « ceusses » qui empêchent les gens humainement malhonnêtes de danser en rond. Alors, il faut être sale... pour ressembler à tout un chacun, se confondre dans la masse et y être toléré.

Et pourtant, s'il avait su ce que cet impondérable qu'on appelle encore le destin lui avait réservé comme surprise !

Comme il ignorait encore tout des raisons de sa guigne, alors, il cherchait le pourquoi de tout cela. Il

devait bien y avoir une raison, une cause et, dans le fond, l'acceptation de ce contrat qu'on lui proposait n'était-il pas une façon de forcer ce fichu destin à se révéler.

Toujours préoccupé, il s'habilla et sortit à la recherche d'un vendeur de voiture. Il fit quelques centaines de mètres à pied avant de héler un taxi. Il se fit conduire dans un quartier de la capitale où il avait repéré des marchands d'automobiles d'occasion. Il opta finalement pour une Peugeot bon marché, tout ce qu'il y a de plus banal, comme il en circulait des centaines dans les rues de la ville. Il paya cash, comme si de rien n'était, et s'en fut. Il achetait quand même la voiture sous un faux nom, prétextant qu'il s'agissait d'un cadeau.

Garantie ou pas, il était avant tout nécessaire de vérifier si la voiture n'avait pas de défaut. Il s'imaginait mal tombant en panne une fois son coup accompli et faisant de l'autostop en pleine nuit pour se trouver un dépanneur.

Puisqu'il était touriste, il allait en faire du tourisme. Il croyait ainsi pouvoir juguler plus facilement le mauvais sort en faisant le vide autour de lui. Ici, personne ne le connaissait et rien ne le rattachait à son passé.

Car et en y pensant bien, il se rendait quand même compte qu'on avait également tout fait pour l'isoler sentimentalement et socialement afin qu'il ne puisse trouver personne susceptible de l'aider. Si, d'aventure, il se faisait une relation amicale, cette dernière, transmission de pensées aidant, ne mettrait pas longtemps à le considérer comme un « mauvais » et à prendre le parti des gens qui lui en voulaient... à mort, allez savoir. Partout, donc, il se retrouvait seul,

sans famille et sans attache, comme un déraciné. Et voilà que, maintenant, il avait un allié, pas très moral d'accord... et légal encore moins ! Mais refuse-t-on la branche que l'on vous tend quand on est suspendu au bord d'un précipice.

Il fit le plein d'essence, acheta quelques bricoles et démarra. Il ne devait être rentré que pour le lendemain à huit heures, il avait donc du temps devant lui.

Il passa d'abord à son hôtel, prit une douche et se changea. Il faillit se mettre à siffloter mais se retint à temps. Après ce qu'il avait connu, c'était peut-être un peu tôt pour chanter victoire. Il se demandait encore quelle tuile allait lui tomber sur le crâne quand il consulta une carte routière pour se choisir un itinéraire.

\*

\*      \*

C'est au hasard qu'il avait pris une direction qui le mènerait, comme tout bon touriste qui se respecte, vers des sites à visiter. Tout en conduisant, il réfléchissait à ce qui se passait actuellement dans sa vie.

Il pensa à son père qu'il aimait tant et qui était si fier de son tout dernier fils. Quand la mort l'arracha à lui, il était très jeune encore et ignorant des choses de la vie. Une mort si rapide et tellement soudaine... dans des circonstances à ce point bizarres. On était venu l'avertir à son bahut que le papa, hospitalisé depuis peu, allait vraiment très mal. Il l'avait trouvé sur un lit d'hôpital, avec « un ventre exagérément enflé »... Et ses sœurs qui étaient là, à regarder,

stupidement et ne pouvant y croire... à leurs « trucs » ou à ce destin qui a si bon dos. Tout cela l'avait étonné et forcé à réfléchir. Trop rapidement, aussi, on lui avait demandé de quitter la chambre du malade.

Maintenant qu'il y repensait et à la lumière de ce qu'il avait vécu, les avatars que vous réservaient « les impondérables » de la vie, prenaient un autre sens. Il devait y avoir une malveillance délibérée derrière tout cela et il fallait qu'il le découvre.

De toute façon, il avait de quoi être inquiet. Ce n'était pas tellement l'énormité de l'action qu'il allait accomplir qui lui faisait peur, mais cette fatalité qui marquait chacun de ses actes et aussi l'attitude des gens qu'il côtoyait. A croire qu'ils devenaient tous subitement complices de la destinée implacable qui régissait inexorablement sa vie, comme s'ils avaient été frappés par une baguette magique.

Combien de fois avait-il tenu le succès entre ses mains pour voir tous ces projets s'écrouler, sans cause apparente, au dernier moment ! Chaque fois, il s'était dit qu'il avait mal préparé son affaire, qu'il n'était pas fait pour telle ou telle activité ou alors qu'il manquait d'expérience ou de relations, allez savoir ? Un jour cependant, il dut se rendre à l'évidence. Une telle accumulation de ratés successifs ne pouvait pas être que coïncidences. On est fatalement bon pour quelque chose. On lui interdisait systématiquement toute forme normale d'activité et de réussite. Il semblait non seulement condamné à l'inaction mais aussi à crever de faim ou à végéter comme un clochard, dans la honte, le déshonneur et le ridicule du traîne-savates inconscient et organisé.

Quelle pouvait bien être la cause d'une telle disgrâce et cette série noire remontait à quand ?



A cette affaire immobilière ? Si loin cependant !  
Mais déjà. Et pourtant !

Pendant les dix ans qu'il avait vécus à l'étranger, il avait travaillé pour une société d'import-export. Il avait réussi à voler quelques années d'une existence aventureuse et enchanteresse dans des pays d'Afrique en pleine expansion sociale et économique. Des déplacements successifs et fréquents l'avaient rendu insaisissable et la tête chercheuse qui le poursuivait n'avait sans doute pas réussi à le localiser. D'un autre côté, ça lui avait aussi brisé toute attache avec des amis ou des amies de jeunesse avec lesquels il avait pourtant sympathisé et qui auraient peut-être pu lui venir en aide.

Ainsi va la vie... ! Croyait-il encore à ces moments-là.

Et si tout cela avait été programmé pour que la chute soit plus horrible encore et pour le faire souffrir d'avan-tage chaque fois qu'il penserait à tous ces paradis qu'il avait perdus.

Coïncidence ou pas coïncidence, une tornade « d'indépendantite » aiguë avait frappé tous les pays d'Afrique lui interdisant tout espoir d'y retourner dans l'immédiat. C'était quand même un peu fort à accepter. Le destin aurait-il de ces imprévus !

Il avait même essayé de se marier et de fonder un foyer. Pour bâtir une vie de couple avec toutes les chances de succès de son côté, il fallait d'abord conjurer le mauvais sort. Là aussi, ses souhaits s'étaient retrouvés brisés. Manque de pot, sa future épouse était de celles qui ne ratent pas l'occasion de vous maintenir la tête sous l'eau pour assurer sa possession et elle avait pris fait et cause pour les sorcières.

Et puis, de nouveau, le mauvais sort l'avait retrouvé et le serrait à la gorge. Quelle manigance n'avait-il pas encore combiné pour tenter de l'abattre ! Mais pourquoi ? Pourquoi, nom de Dieu ! Mais voilà, maintenant, il était prêt à jouer le tout pour le tout et il allait le jouer.

Tout à coup, dans le lointain, des gyrophares... Un accident sans doute ou un contrôle routier. Ça fit quand même tilt dans sa tête. Pourquoi avaient-ils donc tellement insisté pour qu'il s'achète une voiture au plutôt, sinon pour mieux le localiser. Ça devait grouiller de gendarmes et il jugea plus prudent de s'arrêter. Il n'avait pourtant rien à se reprocher, mais il se sentait soudain mal à l'aise. Il alluma une cigarette, se détendit un moment puis décida de faire demi-tour. En chemin, il avisa un bar encore ouvert à cette heure tardive et y entra pour boire un coup.

Axées obsessionnellement sur la solution de son propre problème, ses pensées avaient été stoppées net dans leur déroulement, ce qui le fit râler. Et c'était toujours ainsi. Chaque fois qu'il croyait saisir un bout du fil conducteur qui lui permettrait de remonter à l'origine de sa malchance, un événement incongru venait perturber le cours de ses cogitations.

Ce petit incident le fit quand même réfléchir, un sixième sens l'avertissant d'un danger latent. Il décida d'être circonspect et de faire tout le contraire de ce que lui conseillerait son commanditaire. Il jouait son va-tout, finalement, alors, autant prendre lui-même sa destinée en main.

Commençant à se rendre compte de la présence d'un étranger dans leur milieu, les habitués de l'établissement se mettaient à le reluquer... prudence encore ! Il se sentit mal à l'aise de nouveau. A moins